

Épilogue : Désaffecté

.....

Simon Harel est professeur titulaire au Département de littératures et de langues du monde de l'Université de Montréal. Il dirige le Laboratoire sur les récits du soi mobile (LRSM), lieu de convergence médiatique et culturel où les chercheurs et partenaires travaillent avec des outils de captation audiovisuelle pour cerner les réalités et les enjeux de l'espace. Il est codirecteur du Centre de recherche des études littéraires et culturelles sur la planéarité (Université de Montréal). À l'orée du développement du Campus MIL de l'Université de Montréal, le Catalyseur d'imaginaires urbain (CIU), infrastructure de recherche-crédation dont il est coresponsable, a pour fonction de rassembler les prises de paroles citoyennes (performances publiques, récits de vie) par le biais d'une approche multimédiatique. Depuis quelques années, Harel propose des essais-fictions qui font place à la subjectivité du chercheur, dans une réflexion mettant en cause les lieux communs de l'identité. Auteur d'une quarantaine d'essais, fictions et volumes collectifs, il a publié récemment *Foutue charte*, *Journal de mauvaise humeur* (Varia) et *Place aux littératures autochtones* (Mémoire d'encrier). *Été 1965. Fictions du hobo* (chez Nota bene) paraîtra en 2017.

.....

Abstract

By way of epilogue, a fictional essay, an excerpt from the book *Été 1965. Figures du hobo* soon to be published by Nota bene in the "Grise" collection. A way to dive headfirst into the world of affects. The hobo is a fantasized figure of the 1960s. An obsessive figure who has haunted the narrator since his childhood in the suburbs of Saint-Léonard: a railroad track, train convoys, men jumping onboard in search of adventures. It was the carefree summer of 1965, with dreams of sovereignty, desires of independence for a little eight-year-old boy. Now an adult, I wanted to understand how American literature had built this fantasy. How Quebec stood out, with Jean-Jules Richard's astonishing *Journal d'un hobo* (1965). How Cormac McCarthy's *The Road*

(2006) extends this fantasy. But I also wanted to offer a more intimate understanding of its subject: thus, were born the fictions of the hobo.

.....

Résumé

En guise d'épilogue, une fiction-essai, un extrait d'un ouvrage *Été 1965. Figures du hobo* à paraître chez l'Éditeur Nota bene dans la collection « Grise ». Une façon de plonger en apnée dans le monde des affects. Le hobo, c'est une figure fantasmée des années 1960. Une figure obsessionnelle qui hante le narrateur dès son enfance dans la banlieue de Saint-Léonard : une voie ferrée, des convois de trains, des hommes qui sautent dedans à la recherche d'aventures. C'était l'été 1965 de l'insouciance, des rêves de souveraineté, des désirs d'indépendance pour un petit gars de huit ans. Devenu adulte, j'ai voulu comprendre comment la littérature américaine a construit ce fantasme. Comment le Québec s'est singularisé, avec l'étonnant *Journal d'un hobo* (1965) de Jean-Jules Richard. Comment *La Route* (2006) de Cormac McCarthy prolonge ce fantasme. Mais j'ai eu aussi eu envie d'offrir une compréhension plus intime de son sujet : ainsi sont nées les fictions du hobo.

Dans les années 1960, en Amérique ou en Europe, il n'y avait pas d'itinérant. Le mot n'existait pas. Nous avons l'habitude aujourd'hui de créer des mots qui ont, selon toute apparence, la qualité de concepts. Que veut dire au juste être un itinérant ? Est-ce un destin convenable que d'« itinérer » ? La condition d'itinérant a l'apparence d'une trajectoire planifiée. On parle en effet d'itinérance à propos du changement de réseau de téléphonie mobile. Sous le couvert du propos technologique, en fait une manière commode de ne pas parler des sans-abris, tant ce dernier discours a toutes les apparences du stigmaté, et une manière, sans doute, de remplacer un stéréotype par un autre : l'itinérance deviendrait une condition, un statut, une manière d'être, en somme, une éthique à saveur locale qui permettrait de prétendre à quelque utilité circonstanciée, socialement validée, dans le monde actuel. Il reste que cette rage du statut social ne m'intéressait pas dans l'univers banlieusard montréalais où j'ai fait mes premières armes. J'avais d'autres préoccupations et une vision de l'autre qui appartenait à l'époque.

Au cœur du Montréal des années 1960, la réserve canadienne-française, l'espace propre, les lieux où « nous » habitions, s'animaient par un désir de souveraineté encore en gestation. La manière dont cet imaginaire foisonnant de liberté et d'affirmation de soi se constitua en ces quartiers retranchés, à la périphérie des villes, est peu connue, sans doute parce qu'on n'accepte pas véritablement ce qu'on appelle communément un « esprit banlieusard ». Pourtant, nul doute que l'affirmation d'un éthos collectif, je parle de l'identité québécoise, se lia à ces périples suburbains. Quant à la banlieue rayonnante, elle n'était pas forcément le siège de la richesse, de la réussite. Il y avait, dans tout ce paysage, des zones d'ombre, des fractures, des failles qu'il me faut maintenant tenter de déceler.

§

Comprenons un peu mieux ce qui se joue durant ces années fastes : le béton n'est pas fissuré, les autoroutes sont à ce moment-là des œuvres d'art, des réalisations qui laissent pantois. L'échangeur Turcot est une merveille du monde, le métro ne se résume pas à la démarche poussive de wagons qui tombent en panne de manière systématique. Quant à l'île Sainte-Hélène, à laquelle s'est ajoutée l'île Notre-Dame en 1965, elle représente un joyau au cœur du fleuve.

L'esprit de la nouveauté se répand à la manière

d'une bonne parole. Changement de ton, changement d'esprit. Aux communions, confirmations, recueillement collectif dans l'esprit d'une des églises de quartier, s'est substituée, sans même qu'on y prenne garde, la *religion du progrès*. Un jour, ont été créés des barrages, des échangeurs gigantesques, des autoroutes ; les tranchées ont permis la disposition d'un réseau de stations de métro dans les profondeurs de la ville. Tout cela est produit sans avertissement, à la manière d'une manne providentielle, ce en quoi la religion n'était pas très éloignée, dans nos esprits prompts à la fabulation, de ces épiphanies industrielles.

On emprunte l'autoroute 20, l'autoroute 40. On va vers l'Est ou vers l'Ouest. Place Versailles, amas de tours, de centres d'achats, de *Life Centers*. Centre Rockland, débauche d'Armani, de Gucci, de montres Cartier. Le système autoroutier est ce transit qui permet, avec une efficacité redoutable, d'impulser une circulation aux biens, aux sujets, aux marchandises (quelles qu'elles soient, ressources naturelles ou produits déjà transformés).

Oui, mais voilà : ma famille s'est établie à proximité d'une autoroute. C'est l'envers du décor, des bijoux et des œuvres d'art. Le discours d'ordre général vise cette fois le particulier et il change forcément : on rit souvent de ces gens qui se construisent une maison, un pavillon de banlieue à proximité d'un grand boulevard, voire d'une autoroute à six voies.

L'autoroute était notre nouvelle croix, un symbole de réconciliation avec le territoire, une manière de le scarifier, de le blesser, puis de le rehausser au nom de ce progrès dont nous constatons les effets, plus que nous ne le conceptualisons. Pour des enfants de huit ans, qui voient quotidiennement la saillie de l'autoroute quarante, les motels en construction en prévision de l'exposition universelle de 1967, les bruits cavernes des moteurs V-8 qui équipent le moindre véhicule américain de l'époque, le progrès était décidément une abstraction. *Now*. Nous y étions ! Nous vivions au cœur d'un monde où la locomotion connaissait des développements accélérés. Alors que le discours présent met en valeur le principe bien bizarre d'une dématérialisation progressive du monde, comme s'il fallait s'effacer au prix d'une consécration de l'univers des réseaux et agoras électroniques, nous étions au cœur d'un univers des plus concrets. Métal, béton, plastique, asphalte.

Ville Saint-Michel, Anjou, Montréal-Nord, Saint-Léonard, en somme l'Est. Il ne s'agit donc pas de célébrer l'Est nouveau, le Plateau Mont-Royal des années 1970-80, on l'a bien compris. Non, l'Est dans lequel j'ai vécu était assez semblable à un fouillis impossible d'identifier sereinement. Et dans ma banlieue, les enfants de la classe moyenne en voie d'affirmation étaient tous en retrait, à la fois modernes et déclassés, alors que je savais déjà sans pouvoir le formuler (dans cette manie de la prédestination anxieuse qui ne m'a jamais quitté) que tout cela, politique de la terre brûlée oblige, disparaîtrait.

§

Imaginons donc une réserve canadienne-française, l'émancipation récente de tout un petit peuple de classe moyenne qui, un jour, décide de migrer au nord de l'autoroute métropolitaine, puisque ma famille en faisait partie.

Sur les pourtours de cet espace propre, qui voyions-nous ? Les autres, des étrangers, dans le meilleur des cas, des êtres qui nous indiffèrent sinon des êtres bizarres ou hostiles. Une faune, dirais-je avec mes mots d'adulte. Eux-semblables, Italiens, *wops*¹, sales, pourritures, écraseurs de coquerelles, vieilles femmes qui puent, putes, Italie du malheur, femmes poilues, ginos : tout cela et pire encore, je l'entendais, je le répétais, je le pensais absolument. Sans le savoir, avec la prédestination des enfants qui jouent, comme on dit, des jeux dangereux, j'avais le sentiment que le pire était à venir, que le désir de souveraineté était une arnaque, une imposture bonne pour ces bourgeois qui habitaient d'autres quartiers, Outremont ou Westmount.

Je viens en effet d'un espace divisé, dissocié, comme si Montréal avait représenté une Babel linguistique, des paroisses de mots où chacun, avec quelle difficulté, tentait d'identifier son église. Il importait peu alors de demander à son voisin d'où il venait. Le monde était encore trop vaste, difficile à circonscrire. À vrai dire, notre connaissance de la géographie était limitée. L'Europe, c'était très loin. Quant à l'Italie, elle ne nous était certainement pas transmise, à ce moment, par les romans de Stendhal ou d'Alberto Moravia. Nous avions sous les yeux le spectacle d'une Italie prolétaire, de paysans calabrais qui, dès leur arrivée à Montréal, se cassaient le dos à travailler dans des carrières de pierres, des usines sans ventilation où l'on manipulait, le visage à découvert, des produits chimiques toxiques. Prolétariat

de ces années, sans grande conscience de ce que voulait dire une classe sociale, le « nous » de ces années était déjà en proie à l'effacement, sous le coup de butoir de ce progrès qui masquait à peine, dans une violence apparemment feutrée, les inégalités, les expressions gênées de la pauvreté.

Durant mon enfance, Saint-Léonard était un repaire étrange d'individus que tout séparait. Des *hobos*, des vagabonds, des êtres bizarres, à l'identité sexuelle mal définie, des hommes et des femmes au faciès étrange, toute une bizarrerie de stéréotypes ethniques, raciaux, culturels et religieux qui faisaient du Montréal de cette époque une sorte de capharnaüm, un bazar. L'expression n'est pas choisie au hasard : dire un « bazar », c'est bien évidemment une façon de qualifier la culture d'autrui, de la ramener, à propos du fondement culturel arabisant de cette réalité du commerce, à quelque chose d'indistinct, d'enchevêtré, d'hétéroclite. C'est revenir à une façon de voir les choses qui « ne datent pas d'hier », comme on dit.

L'autre, c'était le *wop*, l'Italien aux mains sales. Il avait eu la mauvaise idée de venir s'installer là où nous habitions. De nous irriter, de provoquer ce désir de souveraineté, immense et indiscernable bien qu'il nous mobilisât dans l'instant ; nous étions les citoyens de l'autoroute, les sujets du progrès, les adeptes du transit, de l'efficacité industrielle.

Eux, les autres, les sales, les malpropres, les trous-de-culs habitaient la carrière, *là-bas*, à l'est, dans la poussière, le bruit incessant des camions qui chargeaient la pierre taillée de manière rudimentaire. *Là-bas*, c'était Jarry à l'intersection de la rue d'Iberville, le boulevard Saint-Michel, le boulevard Pie-IX. Dans ces avenues, qui n'avaient rien de boulevards, d'autoroutes, ces rues qui sentaient mauvais, qui mêlaient une odeur rance de friture, de sueur chaude, d'asphalte chauffée à blanc lors des journées de juillet, nous n'y allions pas, nous nous contentions de passer. Ainsi, mon père me disait : « Passe ton chemin, ne va pas en ces lieux. Ne te mêle pas aux malpropres, tu le paieras d'une saleté, d'une ordure que tu ramènerais au domicile familial ».

Ces rues, images de ghetto, nous les voyions cependant, à la même époque, dans les reportages de *Paris-Match*, à Los Angeles ou à Détroit. Quelle ironie, quel étrange et subit renversement de situation ! Nous aimions les Noirs des métropoles américaines. Offensés, humiliés, en proie au racisme de ces Américains qui

n'avaient de respect pour rien, même pas pour la lune, nous avions de ces personnages, objets de fabulation par les reportages dans les grands magazines français de l'époque, une image à peu près exacte pourtant de ce que nous méprisions souverainement chez le voisin, l'Italien du Sud. Est-ce pour cette raison que je me suis imaginé si longtemps vivre au cœur d'une clairière banlieusarde, d'un monde protégé ?

À l'abri dans mes tanières, dans mes camps retranchés, près des voies ferrées du boulevard des Prairies, au nord de la banlieue, j'épiais, avec toute l'attention de fantassins sur leurs gardes qui me fait repenser à ces soldats de *Commandos du désert*, les espions qui tenteraient de s'immiscer parmi nous, les délateurs qui provoqueraient, au moment le plus opportun, l'arrivée des forces ennemies, qui nous attaqueraient sans merci. Mes amis et moi étions libres mais assiégés, mis en cause d'une manière bien étrange puisque, à l'horizon, l'ennemi véritable ne pointait pas le nez. Certes, il y avait ces Italiens, ces sens-mauvais, ces enfants de femmes poilues, ces *blokies wops* aux souliers pointus, disait-on, qui marchaient dans la ville, plus à l'est encore. Nous ne les aimions pas, nous ne les connaissions pas, nous ne voulions rien savoir de leur existence, de leur installation, toute récente, dans ces appartements miteux, qui sentaient la cochonnerie, la sueur froide, le bain que l'on prenait une fois par semaine.

Fiers, nous l'étions, sans savoir pourquoi. Mes parents me l'avaient dit : « sois fier de ta race, de ce que tu es, du maître que tu deviens ». Ils disaient encore : « sois vigilant, ne t'oublie pas, regarde derrière toi, on pourrait t'attaquer ; un jour, si tu n'es pas prudent, l'ennemi t'anéantira ». Dans l'affirmation de ce désir de souveraineté, qui était le maître-mot de ma famille, de mon époque, il y avait, n'en doutons pas un seul instant, le racisme le plus insidieux, la rage la plus folle.

§

Parfois le souvenir se fait plus dense, et je ne sais pas si une fiction ne se met pas en place, venant réécrire en partie certains épisodes de mon enfance. En effet, quand j'évoque des souvenirs d'enfance, me revient en mémoire le sentiment de faire corps, d'être concerté, uni avec les autres de ma banlieue contre un ennemi potentiel. J'aurais aimé mieux circonscrire ce désir de souveraineté qui représente toujours une aporie dans la mise à jour de mes délibérations narratives sur l'itinérance. L'interrogation est personnelle, mêlant à l'essai des frag-

ments autobiographiques ; elle est le fruit d'une forme de divagation à relier à l'itinérance.

Ainsi, j'ai l'impression que mes amis, ma sœur et moi marchions sur les voies ferrées, les yeux fermés. Semblables à des funambules irrésistiblement attirés par le métal brûlant des rails. On a dû le faire en juillet, c'est certain, avec au-dessus de nous un ciel immense et sans nuages, on a dû marcher à la queue leu-leu. Dans l'apogée de l'enfance et les formes encore incertaines de la puberté, nous cheminions en un cortège pour lequel la mort était un vain mot. Nous marchions les bras étendus, semblables à des ballerines, indécis, graciles, fluides et agiles, dans notre quête d'éternité. Les yeux fermés, nous autres les garçons nous donnions l'impression de marcher dans le vide.

Nous rêvions aux lentes progressions des fil-déféristes suspendus entre ciel et terre, alors que nous étions à quelques centimètres des ballasts de gravier. Nos songes étaient trompeurs. Alors que nous avions la certitude de défier l'espace, le long convoi du train de marchandises s'était enfin assemblé, dans l'un des centres de triage près du port. Nous avions le temps pour nous. La locomotive tractrice ne s'était pas mise en route. Il fallait procéder aux dernières vérifications techniques, aux contrôles de sécurité. Surtout, il fallait s'assurer que la voie était libre.

Et nous continuions à marcher, les yeux fermés. Pour nous donner l'air de pirates ou de romanichels (d'où me vient cette expression ? Où l'ai-je apprise, moi l'enfant de cette « Terre Québec » dans laquelle vivaient les Indiens et les cowboys, mais certes pas les « gens du voyage » ?), nous avons décidé de nous bander les yeux. D'un commun accord, cette décision nous engageait à respecter notre serment. Que l'un d'entre nous ouvre les yeux et il serait jeté tout habillé dans les marais qui entouraient la voie ferrée. Le marais sentait mauvais, surtout à l'été, avec la chaleur écrasante. En son extrémité, près des zones industrielles qui accueillaient les premières usines (car ces banlieues connaissaient un développement accéléré), un tuyau de métal galvanisé déversait une matière rougeâtre.

Vite, nous adoptions la posture des pirates. Un mouchoir servait de bandeau. Il ne serait plus possible de feindre la cécité, de cligner de l'œil dans le ciel clair pour savoir où nous nous trouvions, si le danger tant désiré s'approchait de nous. Aveugles volontaires, nous continuions de marcher, au tout début en nous tenant

par la main, ce qui nous obligeait à toutes sortes d'acrobaties, car il ne fallait pas tomber.

Nous a-t-on vus, au loin, sur les rails ? A-t-on aperçu, sur la découpe de l'horizon, nos silhouettes à peine visibles, tant la brume de chaleur nous transformait en personnages qui, de loin, semblaient tout droit sortis d'un mirage ? Nous marchions, concentrés, persévérants, en une longue cohorte de réfugiés, à la porte du rêve : fildeféristes, vagabonds, hobos, parfois clochards, bien que nous n'ayons pas fait connaissance de ces êtres qui vivaient au cœur de la ville, nous qui étions des enfants de banlieue comme il existe des enfants de la balle.

Mais un jour, dans la cité, la banlieue verdoyante, quelqu'un a prononcé cette parole qui suscita l'effroi, même pour des enfants insouciantes : « Disparaître ». Nous étions à l'abri, entre nous, heureux d'avoir de quoi à manger tous les jours, du pain, de la viande, des légumes. Papa avait une voiture, le voisin d'en face aussi. Plus loin, vers l'ouest, dans les quartiers nouvellement construits de triplex, on prenait l'autobus, on marchait, on salissait ses pieds sur des trottoirs qui sentaient mauvais. Or voilà, « disparaître », ce fut dit un jour, tout d'abord de manière détachée, débonnaire, comme s'il s'agissait des voisins que nous n'aimions pas, de l'autre côté de l'autoroute. Cela ne cadrerait pas avec ce qu'on m'avait appris. Nous avions conquis, sans grande difficulté, les grandes places du nord-est de Montréal. Nous avions peu à peu envahi tous ces champs qui faisaient pousser courgettes, choux, carottes. Les vieux agriculteurs, qui tenaient bon, qui labouraient leur terre, s'étaient excusés, puis étaient partis avec un chèque, voire une enveloppe de dollars tout juste imprimés qui tenaient lieu de juste compensation pour leur vie maintenant périmée.

Disparaître ? Non, nous empièterons sur les territoires de ces bouseux qui viennent d'Europe, des vieux pays, qui s'obstinent à prier dans leur dialecte, les femmes, elles, portent des fichus le dimanche, mettent des gants blancs pour aller à la messe. S'il le faut, nous prendrons le maquis, nous tuerons les ennemis, les tail-laderons un à un, sans une forme de culpabilité. Enfants guerriers, enfants de la balle, petits délinquants du pouvoir enfin conquis, nous avons la certitude d'avoir raison, ce qui dans nos têtes imposait une révolution. Maîtres chez nous, chez moi en tous les cas, disait mon père, disait ma mère, disait ma grand-mère, disait mon

grand-père. Maître chez moi, dans la maison, mais aussi le nez dehors, dans le royaume gazonné, jusqu'au trottoir, les Italiens ne passeront pas. Guerre de partisans, d'idiots cantonnés sur leur position, dans l'espace apparemment dénué de toute tension de cette lointaine banlieue montréalaise, qui allait devenir la trame de tous les ensanglantements.

Le bref épisode que représenta, pour moi, le basculement de mon identité personnelle dans ces années 1960, le point de départ d'une enfance en voie de socialisation, était donc tout à la fois un nadir et un zénith. Point de compromission possible, en cet univers où il fallait être entier, où l'usage de la parole, bien que maniée avec soin, exigeait des réponses claires. L'époque que j'évoque est celle d'un tohubohu, un entrelacement de références absolument hétéroclites, de savoirs dispersés, de propos confus et savants, d'idéaux héroïques et de défaites définitives.

« Qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que fais-tu ? » Énoncés brefs, militaires, coupants, ces phrases tenaient lieu d'interrogation à propos de l'état civil, n'avaient rien à voir, évidemment, avec la manière compliquée dont nous autres encore Canadiens français pas encore renommés Québécois francophones nous représentons aujourd'hui les conflits de genre, de sexe, d'appartenance de classe, de représentation de l'ethnicité, d'identification raciale... Dans ces énoncés clairs, qui voulaient circonscrire avec exactitude ce que l'on faisait, d'où l'on venait, nos appartenances, nos descendances, voire nos projets, il était question d'efficacité. Il était certainement aussi question de normalité.

Parler franc, net, être affirmatif, dire ce que l'on est, cela relevait de connaissances usuelles, d'un pacte que l'on nouait avec la parole, de cette volonté de ressembler, dans le domaine des discours, à l'efficacité de ces chaînes de montage qui, encore à cette époque, dans la suite de la seconde guerre mondiale, représentaient des manières utiles de réfléchir à ce qu'est la pensée.

Note

¹ « Wops » ou « woops » : cette insulte, sous l'influence anglophone, est raciste. Peut-être est-elle née de l'abréviation « without passports » appliquée aux immigrants italiens de la Première Guerre mondiale. Durant mon enfance, elle était couramment en usage à Montréal. Elle avait valeur générale, tandis que le terme « ginos » était réservé aux séducteurs machos.